

d'impondérable, qu'on appelle, suivant les temps et les modes : âme, poésie, musicalité, et qui constitue proprement le « don de la Muse », chaque poète ou chaque écrivain romanesque abreuve son lyrisme à des sources pour ainsi dire plus concrètes.

Et il faut marquer que ces sources sont alimentées, chez Jaloux, par une très grande érudition. Son imagination est peuplée de décors empruntés à certaines époques de l'histoire, dont il sait les noms, les robes et les paysages minutieux. Venise, Aix-en-Provence ou le Palais Royal, autant de mondes qu'il connaît à merveille. Et si le drame s'y déroule de nos jours, il se détache sur la fresque exacte, bien que toujours légendaire, du passé. Jaloux s'est assimilé l'histoire ; il l'aime en artiste. C'est pour lui une matière belle et inépuisable.

Tout cela est vrai du dernier livre de Jaloux, mais combien, ici plus qu'ailleurs, la séduction s'en dérobe à l'analyse ! Ces dons, ces grâces, ces ornements n'ont jamais trouvé d'application plus artiste et plus discrète que dans *L'Escalier d'Or*, dont on ne tardera pas à découvrir le symbole charmant.

B.-M. B.

André GIDE : *Morceaux choisis*. — *Les Caves du Vatican*. (Edition de la « Nouvelle Revue française ».)

Encore que née d'une bonne intention, la publication de ces *Morceaux choisis* est peut-être imprudente et prématurée. Prématurée parce que Gide est essentiellement un auteur qui n'a pas encore tout dit ; imprudente parce que son œuvre prête à vingt choix différents. Chez d'autres écrivains, on détache aisément les morceaux typiques, les pages maîtresses qui suffisent à en résumer beaucoup d'autres. Gide ne décrit pas cette sorte de courbe, déterminée par des repères fixes ; il décrit une spirale, qui revient toujours sur elle-même sans jamais se recouvrir exactement. Pour le citer avec fidélité, il faudrait le citer tout entier, y compris les repentirs. Cependant, nous objectera-t-on, cette anthologie a été, bien sûr, composée par Gide en personne : comment alors la contester ? Nous répondrons en demandant si Gide est le plus qualifié pour choisir dans son œuvre, lui auquel l'idée de choix a toujours répugné. Redoutons qu'un auteur ne cherche en une telle entreprise à nous imposer une image de lui, qu'il préfère mais qui n'est peut-être pas la plus vraie. Un livre de Gide nous offre toujours au moins une énigme et parfois un piège. Ce volume, qui prétend résumer tous ses livres, de combien de chausse-trapes, Seigneur, doit-il être rempli ?

Si l'on essaye, parmi toutes ces pistes entrecroisées, de trouver la véritable, on est frappé de voir avec quelle persistance ces *Morceaux choisis* nomment Barrès. Gide y semble hanté par Barrès, pour le contredire et s'y opposer. Ce qu'il ne goûte pas du tout, ce sont ses théories. Parce que Gide est le contraire d'un théoricien. Un système vous abrite mais vous enferme. Gide campe en plein air. Une solution qui l'arrêterait en un lieu fixe de la

terre et de l'intelligence, qui risquerait de le tranquilliser, l'épouvante. Il est quelqu'un qui ne se console pas, qui ne se rassure pas. Aussi comme il préfère Nietzsche, son insubordination, sa véhémence et ses cris vers une joie inédite ! Comme il l'aime de ne pas être rassasié ! Comme il l'aime d'être un libérateur ! Elle est émouvante et noble, chez Gide, cette crainte d'un acquiescement qui serait, pour lui, une diminution. Les hommes sont trop portés à offrir leurs inquiétudes en sacrifice à leurs dieux. Gide empêche toute béatitude banale. il est l'ennemi du sommeil sans rêves.

Sans doute le trouve-t-on parfois décevant. S'il y a, chez ce perpétuel évadé, de la fierté et de la pudeur à ne pas vouloir être saisi, il y a aussi une souplesse de mime, un goût du masque et de la duperie, une complaisance à soi-même qui gênent le lecteur. Quand même, détester les principes par principe, s'exercer à la liberté pour elle-même et non pour son usage, être le moraliste de l'immoral, de tels excès intellectuels risquent de briser l'intelligence. Voilà pourquoi certaines personnes maudissent cet esprit annelé et le considèrent comme un dangereux serpent. Nous n'irons pas jusque là et nous nous bornons, les jours de mauvaise humeur, à le traiter d'anguille. Mais, en bonne justice, il faut reconnaître que ces reptations ne sont jamais du dilettantisme. Personne n'est moins sceptique que cet homme vapoureux et changeant. Son aisance à tout comprendre lui procure d'innombrables occasions de ferveur. Un accord bien rare s'établit entre son admirable intelligence et sa sensibilité, l'une échauffant l'autre. Son immoralisme, comme chez Nietzsche d'ailleurs, consiste à construire une autre morale, aux exigences souvent généreuses. Il ne cesse pas d'être curieux même du devoir. Que de fois, mieux que beaucoup de chrétiens patentés et académiques, ne semble-t-il pas une sorte de chrétien. Que de fois, à travers son style subtil, irisé, infiniment pur, dans le courant de sa pensée flexueuse, ne voit-on pas — ce qui n'arrive presque jamais chez tant d'autres — transparaître une âme.

R. T.

*Les personnes dont l'abonnement à la REVUE DE GENÈVE échoit avec le présent mois continueront, nous l'espérons, à nous témoigner de leur intérêt. Pour leur épargner des frais de port et des retards dans la distribution des nouveaux numéros, nous considérons, sauf avis contraire de leur part, qu'elles désirent rester au nombre de nos abonnés.*

*Dans le cas où l'abonnement devrait être suspendu, elles voudront bien en informer l'administration.*

Administration de la Revue de Genève.